

Mémoire

Solange Lévesque

Number 80, 1996

20 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26861ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, S. (1996). Mémoire. *Jeu*, (80), 84–87.

Solange Lévesque

Mémoire

- 1981 – *L'Amante anglaise*, Café de la Place
1982 – *Vie et mort du Roi Boiteux*, Nouveau Théâtre Expérimental
1984 – *Autour de Phèdre*, Nouveau Théâtre Expérimental
1985 – *Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans*, les Têtes Heureuses
L'Oiseau vert, Comédie de Genève
1986 – *Vinci*, Théâtre de Quat'Sous
1987 – *La Trilogie des dragons*, Théâtre Repère/Festival de théâtre des Amériques
1988 – *Elvire Jouvét 40*, Théâtre de Quat'Sous
1989 – *Terre promise/Terra Promessa*, Théâtre de la Marmaille/Teatro Dell'Angolo
Je me souviens, Festival d'automne à Paris/Spectacles Lumbroso/ALAP
1990 – *L'École des femmes*, Théâtre du Nouveau Monde
1991 – *Inventaires*, Espace GO
1992 – *Traces d'étoiles*, Théâtre de Quat'Sous
1993 – *La Tragédie comique*, Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne de Bruxelles
1994 – *Les Bas-fonds*, Compagnie Jean-Duceppe
1995 – *50 + 1*, Nouveau Théâtre Expérimental



Elvire Jouvét 40,
Théâtre de Quat'Sous,
1996 (reprise).
Photo : Josée Lambert.

Provincetown Playhouse,
juillet 1919, j'avais 19 ans,
les Têtes Heureuses, 1985.
Photo : Yves Dubé.

En regardant la liste des spectacles que j'ai retenus, je constate, de prime abord, que plusieurs sont des solos ou des pièces à peu de personnages. La plupart parlent de l'art ou du théâtre. D'autres s'inscrivent dans un travail de recherche sur la forme théâtrale, bousculant les règles et les conventions. Certaines d'entre elles sont des créations collectives où la théâtralité du corps est largement exploitée. En dernier lieu, j'ai aussi retenu une saga théâtrale, burlesque, tragique, épique, unique, impossible. Toutes m'ont émue ; toutes, je les ai revues.





Cela ne fait pas un « portrait de la spectatrice » que je suis ; mieux : cela donne peut-être une idée (partielle, mais tout de même) de l'enseigne à laquelle loge le théâtre qui, pour moi, conquiert une mémoire.

L'Amante anglaise (1981). La proximité de la scène et la chaleur de cette petite salle nous permettaient de goûter la finesse de la dramaturge Duras et la subtilité de la comédienne Françoise Faucher, en meurtrière intrigante et butée qui, par les harmoniques subtiles de sa voix et un langage élaboré à l'aide de gestes tout petits, mais combien significatifs, nous permettait d'entrer dans les dédales d'une âme que trop de soumission et d'humiliations, entre autres, ont détournée de sa raison.

Provincetown Playhouse... (1985). Prenant une liberté réjouissante avec l'argument de la pièce, cette mise en scène proposait pour tout décor des banderoles où l'on pouvait lire le texte calligraphié. Au milieu de cet environnement de mots et de phrases était fiché un personnage, comme un cœur battant, un personnage éminemment théâtral dont on pouvait croire qu'il inventait tout en s'inventant à mesure. Interprété par Larry Tremblay, dont le jeu était distancié par l'introduction de techniques du katakali, ce spectacle montrait une grande pureté de forme. Le personnage devenait lui-même l'écriture, cœur et corps de la pièce.



Vinci (1986). Robert Lepage, encore jeune, y faisait état de son « art poétique », et jetait, avec clarté et simplicité, les bases esthétiques de tout ce qu'il ferait ensuite. « L'art est un véhicule [...] Qu'est-ce qui motive l'artiste ? Qu'est-ce qui le locomotive ? » Ses réflexions et ses questions sur l'art demeurent fondamentales. Un voyage au pays de l'intelligence et des jeux de sens.

Elvire Jovet 40 (1988). La première mise en scène de la comédienne Françoise Faucher, et quelle mise en scène ! Des plus difficiles, puisqu'elle montrait, justement, les tribulations d'une actrice aux prises avec un rôle et avec... le metteur en scène Louis Jovet. Inoubliable moment de réflexion sur le théâtre, où Sylvie Drapeau, émouvante, Jean Marchand, Gary Boudreault et Luc Picard, atteignaient des sommets de présence.

Je me souviens (1989). Sur un texte de Georges Perec construit à partir d'une seule structure répétitive : « Je me souviens de [...] », un homme (Sami Frey) roule à vélo pendant plus d'une heure dans les méandres de la mémoire et retrouve les panneaux indicateurs qui finissent par composer l'itinéraire d'une vie.

Terre promise/Terra promessa (1989). La petite histoire du monde et de l'humanité, racontée avec beaucoup de tendresse et de poésie, sans paroles, par la musique et par

Autour de Phèdre,
NTE, 1989.
Photo : Mario Viboux.

les corps de personnages dont on ne voit jamais le visage, mais dont on devine toujours l'émotion.

Inventaires (1991). Avec beaucoup de pudeur et de générosité, trois femmes (trois actrices dirigées par une metteuse en scène respectueuse de la personnalité de chacune) nous font entrer dans les souvenirs qui constituent le cœur de leur vie et qui, par ricochet, finissent par esquisser le portrait des années quarante et cinquante.

Traces d'étoiles (1992). La pièce a pour point de départ un geste inexplicable : une jeune mariée quitte la cérémonie du mariage, prend sa voiture et monte vers l'Alaska. Perdue dans une tempête de neige, elle se retrouve dans la maisonnette d'un travailleur du nord. Une rencontre incandescente, une mise en scène qui a l'intensité des rêves.

La Tragédie comique (1993). L'histoire, les secrets et les lois du théâtre intelligemment redécouverts en un peu plus d'une heure par un comédien familier de la poésie, qui maîtrise tous les registres de l'interprétation et de la narration.

Autour de Phèdre (1984). En meneur de jeu d'une intelligence pénétrante, Jean-Pierre Ronfard dévoile les arcanes de la tragédie. Je retiens ce spectacle non seulement pour l'idée, la qualité exceptionnelle du jeu des comédiens et pour la force affective de son impact, mais aussi pour ses vertus pédagogiques.

50 + 1 (1995). Une autre folle aventure du NTE et de Jean-Pierre Ronfard. En première partie : cinquante comédiens mettent en place devant nos yeux la transmutation de la vie en théâtre, la puissance du théâtre et la joie de la présence des corps (la joie de deux communautés : l'une sur scène, l'autre dans la salle). En seconde partie, un comédien belge interprète *Une saison en enfer*, de Rimbaud. Multiples illuminations.

La Trilogie des dragons (1987). J'ai vu le spectacle trois fois. Il contient, entre autres, la plus forte évocation de la guerre que j'ai vue au théâtre. Vous vous souvenez peut-



50 + 1, NTE, 1985.
Photo : Mario Viboux.

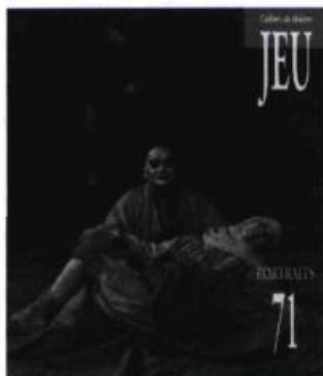


Traces d'étoiles, Théâtre de Quat'Sous, 1992.
Photo : Yves Richard.



Inventaires, Espace GO,
1995 (reprise).
Photo : André Panneton
(CAPIC).

Les Bas-fonds,
TNM, 1994.
Photo : Yves Renaud.



être qu'en deuxième partie on voit des jeunes hommes qui viennent de s'enrôler dans l'armée, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale ; ils s'en vont patiner avec leurs amies. Cette scène d'amour et de plaisir innocent se transforme soudain en scène d'horreur et de carnage : toujours chaussés de leurs patins, sur une musique qui s'amplifie et devient obsédante, ils se mettent à donner de grands coups de pied à des paires de chaussures, qu'une scène précédente avait installés, selon une convention, comme étant le symbole de couples ou de familles. Insoutenable. Encore, je ne peux repenser à cette scène sans en ressentir l'émotion.

L'Oiseau vert (1985). Cette formidable théâtralisation d'un conte traditionnel, dialogué et mis en scène par un maître de la repartie (Benno Besson), était jouée avec un irrésistible bonheur. Rire intelligent, c'est une denrée rare.

L'École des femmes (1990). La lecture très novatrice de René Richard Cyr de cette pièce de Molière en faisait bien ressortir une portée contemporaine. Anne Dorval était à la fois fraîche et réfléchie, et Normand Chouinard, poignant.

Les Bas-fonds (1994). Pour la manière, à la fois très délicate et complètement risquée avec laquelle le texte a été abordé et traité par Yves Desgagnés, qui s'est inspiré des tableaux de Goya en créant des scènes d'ensemble d'une grande beauté, et qui a introduit un second degré dans la dramaturgie. Aussi, pour la lumière dorée qui émanait du personnage de Louka, centre magnétique de l'œuvre, personnage illuminé par la présence unique, sensible et toujours si plurivoque de Jean-Louis Millette.

Vie et mort du Roi Boiteux (1982). Je ne fréquentais pas beaucoup les arts de la scène à l'époque ; cette saga jouée par un groupe de fous du théâtre, qui mettait à profit casseroles, matériaux de récupération et imagination tous azimuts, venait passer au bleu toutes mes idées sur le théâtre ; elle affirmait avec une audace incroyable que le théâtre est un art du plaisir, et laissait voir comment il s'invente. ♦